14 15

FACULTÉ DE MEDÉCINE DE PARIS

COURS

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE

Par le Professeur Ch. DAREMBERG

Leçon d'ouverture, le 11 Novembre 1871

DÉMONSTRATION HISTORIQUE

DE LA SUPÉRIORITÉ DES MÉTHODES D'OBSERVATION ET EXPÉRIMENTALE SUR LES MÉTHODES *A PRIORI*

DÉMONSTRATION HISTORIQUE

DE LA

SUPÉRIORITÉ DES MÉTHODES D'OBSERVATION ET EXPÉRIMENTALE

SUR

LES MÉTHODES *A PRIORI*

MESSIEURS,

Jamais professeur n'eut plus besoin que moi de l'indulgence de son auditoire. En entendant ma voix un peu haletante, en voyant mon visage fatigué, vous devinez que ce n'est pas l'inquiétude, mais la souffrance qui me trouble. Sans doute en montant pour la première foi sdans cette chaire, je ne puis me défendre d'un peu d'émotion; cependant, j'ose le dire, je comprends à votre accueil que je n'ai pas le droit d'en montrer beaucoup. Je doute de mes forces, vous voyez pourquoi; je doute aussi de mon sujet; je vais vous en donner la raison : Fonder un enseignement nouveau est toujours chose malaisée; mais c'est une entreprise vraiment périlleuse de fonder un enseignement contre lequel il y a des préventions depuis longtemps accréditées parmi les élèves, dans une partie du Corps médical et jusqu'au sein de la Faculté; un enseignement qui semble, au premier aspect, devoir ne presque rien fournir ni à l'avancement de la science médicale, ni aux nécessités de la pratique.

Si l'histoire avait pris rang, non pas encore dans le programme des études scolaires, mais seulement dans l'opinion publique, ma tâche serait fort simplifiée; vous diriez tous : *Voilà une lacune enfin comblée*; tandis que, aujourd'hui, vous êtes tentés de penser, sinon de dire : *Voici du superflu, quand nous manquons du nécessaire!*

Un professeur de pathologie ou d'une des branches quelconques de la médecine n'a nul besoin de précautions oratoires, sûr qu'il est de rencontrer des auditeurs bien disposés, des auditeurs assurés d'avance de l'utilité du cours, et déjà même, dès le début, munis, à l'aide de bons ouvrages, de certaines connaissances ou notions préliminaires qui servent immédiatement à l'intelligence des leçons.

Malheureusement, ma position n'est pas aussi favorable : Je viens vous entretenir d'une partie de la science que vous ignorez à peu près entièrement, et que vous n'avez pas grande envie d'approfondir; de sorte qu'il faut, à la fois, vaincre les grandes et nombreuses difficultés inhérentes au sujet, et triompher, sinon de vos répugnances, du moins de votre peu d'entraînement.

Il y a encore pour moi une autre source de préoccupation : Quand vous sortez d'un cours pour entrer dans un autre cours, ou que vous quittez un ouvrage classique pour étudier un autre ouvrage classique, vous n'avez à désapprendre ni ce que vous venez d'écouter ni ce que vous avez lu. Eh bien, je dois le confesser ici en toute sincérité, le peu que vous savez de l'histoire des sciences médicales, il faudra l'oublier; car vous savez de notre histoire juste ce que les élèves de Saint-Acheul savaient de l'histoire de France après avoir lu les livres du

P. Loriquet. Ce n'est ni votre faute ni la mienne; mais la chose est ainsi, et si je vous en préviens à l'avance, ce n'est ni pour me vanter, ni pour jeter le mépris sur mes devanciers; je note seulement que la bonne méthode leur a manqué.

Je n'ai jamais fait autre chose que de l'histoire : mes études, littéraires ou scientifiques, y ont toujours convergé; cependant, qu'aurais-je obtenu si je n'avais eu la vraie méthode à ma disposition? Cette méthode n'est pas mienne; elle m'a été enseignée, il y a plus de vingt-cinq ans, par un vénérable, un savant maître, un excellent ami, M. Littré. Cette méthode, que chacun, à défaut d'entretiens particuliers, pouvait apprendre dans l'édition d'Hippocrate, est très-sûre et très-simple : elle consiste à lire les textes, à les confronter, à les féconder au contact incessant des connaissances actuelles, de façon qu'en retrouvant le vrai sens de ces textes, à quelqu'âge qu'ils appartiennent, on peut, à l'aide d'un diagnostic rétrospectif, les faire servir aux besoins du temps présent.

Avec un tel fil conducteur, il est difficile de s'écarter grossièrement de la droite voie; en usant de la critique avec la dernière rigueur et la plus extrême bonne foi, on peut commettre des erreurs, cela est incontestable, mais on ne peut guère écrire de ces monstruosités historiques qui, faute de contrôle, et par une insouciance vraiment condamnable, se perpétuent de livres en livres.

Telle est, Messieurs, la situation; je ne prétends ni l'exagérer ni l'amoindrir; je vous l'expose avec sincérité; nous tâcherons par de communs efforts d'en tirer le meilleur parti possible.

Un mot maintenant sur l'institution de la chaire : c'est aussi une question historique qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence; puis je tâcherai de vous prouver que l'histoire de la médecine possède divers genres d'utilité; qu'elle sert d'abord à établir une des propositions fondamentales pour l'étude de la médecine comme de toutes les autres sciences; en second lieu, que, dans nombre de cas, elle peut fournir à la pratique des matériaux de premier ordre.

Autrefois, sous l'autocratie des vieilles doctrines, dans nos anciennes Écoles, personne n'eût songé à instituer une chaire d'histoire de la médecine; l'étude de la médecine n'était elle-même que de l'histoire; la *médecine ancienne* était restée *médecine contemporaine* : on observait les maladies présentes avec les yeux des Arabes ou des Grecs; on pliait la nature à l'autorité des « princes de la science » comme on disait. Les professeurs n'étaient pas des médecins, mais des commentateurs; on faisait de la clinique, un bandeau sur les yeux, et les *Aphorismes* d'Hippocrate ou les *Commentaires* de Galien dans la mémoire.

La Convention, qui a fait tant de mal aux individus, qui a guillotinné Lavoisier, et qui a mis la société dans un si extrême péril, mais qui a, il faut bien le reconnaître, doté la France de tant et de si grandes institutions pour les sciences, n'a pas oublié la médecine. Nos écoles de 1794 sont fort différentes de nos écoles de 1789, et nos professeurs de la fin du XVIIIe siècle ne ressemblent guère aux docteurs-régents qui traitaient Louis XIV ou Louis XV.

Au moment où le Comité de l'instruction publique réorganisait l'*École de santé*, on ne voulut ni maintenir, comme autrefois, la suprématie de l'autorité sur la nature, ni rompre avec la tradition, comme on l'a fait depuis; en conséquence, aux dix-sept chaires dans lesquelles siégeaient les plus illustres représentants des théories nouvelles et de la pratique moderne, on adjoignit une dix-huitième chaire où l'on réunit la *médecine légale* et l'*histoire de la médecine*; association singulière qui réduisait la médecine légale et l'histoire de la méde-

cine à de mesquines proportions : mais alors on ne pouvait pas avoir une idée nette de la dignité et de l'étendue de ces deux sections de l'enseignement. Il paraît toutefois qu'on voulut, au moins sur deux points, établir une compensation ; car, peu de temps après l'institution de ces cours jumeaux, le bibliothécaire de l'École, Pierre Sue, fut chargé d'enseigner la *Bibliographie médicale*, et le directeur, Thouret, reçut la double mission d'expliquer la *Doctrine d'Hippocrate* et de commenter les faits qu'on observe rarement dans la pratique (*Clinique des cas rares*).

En 1789, aucune des branches de l'érudition médicale n'était officiellement représentée dans nos Écoles, et en 1794 l'*École de santé* comptait trois cours historiques; encore Thouret n'était pas satisfait. A la rentrée solennelle de l'École, le 14 octobre 1799, après avoir célébré les avantages de l'histoire de la médecine, « si recommandable par les utiles exemples qu'elle nous propose, plus instructive peut-être par les erreurs qu'elle nous apprend à éviter que par les enseignements qu'elle transmet; si féconde au moins par les germes d'émulation qu'elle répand, » l'insatiable directeur réclamait une chaire de *philosophie de la médecine*, « de cette science mère qui devait rendre de si grands services à l'art médical en lui apprenant à perfectionner les différentes méthodes de l'enseignement. » Mais Thouret choisissait mal son moment. Le pouvoir, qui voulait favoriser les provinces, ne se montrait pas très-disposé à augmenter la prépondérance de l'École de Paris, et la chaire ne fut pas créée.

Le cours sur la doctrine d'Hippocrate finit avec Thouret, en 1809; celui de bibliographie, supprimé en 1808 par suite d'une permutation, fut rétabli dès les premiers temps de la Restauration (1816) en faveur du bibliothécaire, Moreau (de la Sarthe) ; quant à la chaire d'histoire, réunie (d'après l'*Almanach royal*) en 1821, à la chaire de bibliographie, elle subsista seulement jusqu'aux fâcheuses ordonnances de 1822 et 1823, qui, dictées par un déplorable esprit de parti, sacrifièrent l'École à des préventions mal fondées (1).

Lorsqu'en 1830 on voulut réparer l'injustice et le dommage causés par l'ordonnance de 1823, on remit à l'ordre du jour la chaire d'histoire de la médecine; mais l'ancien titulaire était mort, et, à vrai dire, on n'avait sous la main personne pour le remplacer; d'ailleurs, les circonstances n'étaient pas beaucoup plus favorables en 1830 qu'en 1823. Les choses en restèrent là jusqu'en 1837, où M. Dezeimeris, bibliothécaire de la Faculté, réclama énergiquement pour lui-même,et avec toutes sortes de droits, devant la Faculté et auprès du ministre, le rétablissement de la chaire d'histoire : les questions de personnes semblent avoir prévalu en cette occasion sur les questions de principes : la requête de M. Dezeimeris ne fut pas agréée.

Dans sa séance du 3 novembre 1845, le *Congrès médical* vint en aide sinon à M. Dezeimeris (c'est M. Malgaigne qui plaidait alors en faveur de l'histoire), du moins à la réorganisation de l'enseignement historique dans les Facultés : tout semblait alors préparé pour le succès de cette nouvelle démarche; mais les apparences sont souvent trompeuses, et parmi les vœux, en grand nombre, que le Congrès avait exprimés, celui de la création d'une chaire d'histoire n'est pas le seul que l'autorité supérieure ait oublié d'exaucer.

En 1859, la Faculté de médecine, consultée par M. Rouland, alors ministre de l'instruction publique, sur la question de savoir s'il existait des lacunes dans l'enseignement, et s'il y avait lieu de les combler, répondit, par l'organe de M. Gavarret, remplaçant le doyen empêché, qu'il n'y avait pas de bonnes raisons pour introduire officiellement dans la Faculté l'enseignement

(1) Voyez, pour plus de détails, la Préface et l'Introduction de mon ***Histoire des sciences médicales.***

de spécialités auxquelles le ministre faisait une allusion évidente et paraissait attacher un grand prix, dans sa lettre du 15 janvier; le rapport insistait, au contraire, sur les avantages que pouvait offrir la création d'une chaire d'histoire de la médecine. Comme la Faculté proposait ce qu'on ne lui demandait pas et refusait les cadeaux qu'on avait grand désir de lui faire, on ne voulut ni lui donner trop d'ennuis en introduisant des spécialistes dans son sein, ni lui causer trop de plaisir en lui accordant un professeur d'histoire.

A l'instigation de M. Littré, M. Rayer, en entrant à la Faculté comme doyen et comme professeur, voulut, à ce que l'on assure, mettre à profit cette mémorable délibération de 1859, et proposer, dans un rapport motivé, au nouveau ministre de l'instruction publique, M. Duruy, historien justement renommé, une création toujours ajournée par des fins de non-recevoir. Mais on n'a jamais pu retrouver ce *Rapport* dans les cartons du ministère, et il ne paraît pas cette fois que la requête du doyen, si elle a été aussi pressante qu'on l'affirme, ait été appuyée par la Faculté.

Les choses en étaient là lorsque, au mois de juillet 1869, une grande nouvelle se répandit par la voie de la presse dans le monde médical : On assurait qu'un ancien maître des requêtes, M. Auguste-Marie Salmon de Champotran, venait de laisser à la Faculté de médecine de Paris une somme considérable pour la fondation et l'entretien à perpétuité d'une chaire d'histoire de la médecine. Un don aussi imprévu, tant de générosité, une aussi bonne pensée venant d'une personne fort lettrée, il est vrai, mais étrangère à la médecine, trouva d'abord des incrédules ; le fait fut bientôt officiellement confirmé ; la Faculté voulut bien accepter le legs, non pas, hélas ! à l'unanimité, et le gouvernement se chargea de compléter la somme nécessaire pour l'institution régulière de la « *Chaire d'histoire de la médecine et de la chirurgie.* » Tels sont, en effet, les termes du testament, termes qui ne sauraient, bien entendu, nous empêcher de faire des excursions sur le domaine des autres parties de la science.

On peut dire de cette création que c'est un « *enfant de l'amour et du hasard :* » de l'amour, car M. de Champotran aimait beaucoup la médecine et les médecins ; du hasard, mais d'un heureux hasard, car si ce qu'on raconte est exact, et je crois pouvoir le tenir pour tel, M. de Champotran, voulant marquer sa reconnaissance pour les services que lui avait rendus la Faculté par un de ses membres les plus honorables et les plus instruits, M. Cusco, consulta ce chirurgien, qui était son ami, sur ce que lui, M. de Champotran, pourrait bien faire pour accomplir son dessein. Par suite d'un rare désintéressement, M. Cusco, qui appréciait l'utilité de l'histoire, quoiqu'il n'en fît pas son métier, conseilla à son noble client de fonder une chaire d'histoire de la médecine et de la chirurgie ; M. de Champotran parut accepter la proposition, puis ni lui ni M. Cusco n'échangèrent plus leurs idées à ce sujet.

Mais voici qui dépasse les habitudes ordinaires, quoique cependant rien de ce qui est élevé ne doive surprendre de la part d'un galant homme : A la suite du libellé de sa donation à perpétuité, M. de Champotran ajoutait : « Il me serait agréable que le choix de la Faculté se portât sur M. le docteur Cusco (Gabriel) qui, par son mérite, est parfaitement capable de remplir une telle fonction, » celle de professeur d'histoire. Eh bien ! M. Cusco déclina spontanément toute prétention à la chaire, et laissa le champ libre aux compétiteurs ! Ce n'est pas, Messieurs, parce que j'ai profité de ce désistement, mais pour célébrer avec vous la trop grande modestie de mon savant confrère, que j'ai voulu vous faire connaître les détails de sa conduite en cette occasion.

Ce devoir accompli, et, cette rapide esquisse des vicissitudes de l'enseignement de l'histoire à Paris, terminée, permettez-moi de vous exposer en peu de mots quelle utilité vous pouvez tirer de l'histoire, à la condition que vous voudrez bien me prêter votre attention, et que vous ne craindrez pas de venir, en toute liberté, me consulter sur vos doutes ou sur les recherches personnelles qu'il vous prendra peut-être la bonne pensée de poursuivre, ne fût-ce qu'à l'occasion de vos thèses. On ne retire rien d'un cours si on n'étudie pas soi-même, et un peu sous l'œil du professeur, le sujet du cours ; or, j'ose vous le dire, je suis de tout cœur à vous comme à l'histoire. Je n'ai pas d'autres soins et pas d'autre souci.

On a beaucoup écrit, beaucoup disserté sur l'utilité de l'histoire de la médecine ; mais nulle part, excepté, je le proclame bien haut, excepté dans l'édition d'Hippocrate de M. Littré, nulle cette « utilité pratique » n'apparaît, car nulle part n'interviennent ni la critique médicale ni la méthode qui permettent d'interpréter les faits, de suivre et de marquer, chacune en leur temps, les révolutions de la science (1). D'un autre côté, les arguments spéculatifs que l'on a mis en avant pour établir l'utilité de notre histoire ne sont ni suffisants ni topiques.

On a dit, par exemple, cela même a été le grand argument, on a dit depuis Thouret que l'histoire est une sorte de parachute, en nous apprenant à éviter les erreurs où sont tombés nos devanciers dans l'invention des systèmes, des théories ou des simples hypothèses. Non l'histoire n'apprend pas cela, car les esprits à systèmes sont inflexibles, indomptables, et tout remplis de leur propre pensée ; rien ne les arrête ni ne les corrige ; l'histoire même le démontre : allez donc mettre des entraves aux conceptions d'un Galien, d'un Paracelse, d'un van Helmont, d'un Borelli, d'un Hoffmann, d'un Stahl, d'un Brown, d'un Barthez, d'un Broussais ; ils briseront l'histoire ou la tourneront à leur profit, comme cela est manifeste dans l'*Examen des doctrines médicales*. Aujourd'hui, pas plus qu'autrefois, ce n'est pas l'histoire, ce sont les méthodes qui mettent un frein à l'envahissement des systèmes.

On a dit encore que le spectacle magnifique du développement de la science depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, doit avoir pour les médecins et pour les étudiants un attrait si puissant que nul n'y pouvait résister. Sans doute on admire, mais de loin, mais pas trop attentivement, ni trop longtemps pour ne pas se laisser *séduire;* et puis l'on passe !

Cependant, Messieurs, c'est dans la perspective de ce développement de la médecine que gît très-réellement l'utilité spéculative de l'histoire générale des sciences médicales, comme en l'histoire des maladies gît l'utilité pratique ; mais, pour que cette perspective soit vraiment attachante, il faut qu'elle soit bien éclairée et qu'on trouve le vrai point de vue.

En d'autres termes, il faut répondre à cette question : Quelles ont été, abstraction faite des révolutions politiques et sociales, les conditions favorables aux progrès de la médecine, et quelles conditions, au contraire, ont été la cause d'un moment d'arrêt apparent et presque recul ? Voici cette réponse si simple, que ce serait à peine un mérite de la donner, si elle ressortait clairement des livres que vous avez entre les mains.

(1) Un autre maître, pour qui je professe autant de reconnaissance que de respect, M. Andral (voyez ce que j'ai dit de ses *Leçons* dans la Préface de mon *Histoire des sciences médicales*), s'étant particulièrement attaché, dans son Cours de pathologie générale, à l'exposition des doctrines, ce qu'il a fait avec une autorité souveraine, comme chacun sait, n'avait pas à donner des preuves de cette utilité pratique, directe, immédiate, de l'histoire ; toutefois, il se proposait bien d'entrer un jour dans la voie tracée par M. Littré, et il est fort regrettable que les circonstances ne lui aient pas permis de poursuivre son plan. En effet, qui mieux que M. Andral pouvait interpréter les anciens à l'aide de la science moderne? Il ne nous eût laissé presque rien à faire après lui.

Toutes les fois que la méthode d'observation, que la méthode expérimentale, que l'indépendance des recherches ont prévalu, la médecine a fait des progrès ; toutes les fois que les systèmes et que l'autorité ont dominé, les progrès se sont ralentis ; où brillait la lumière s'est étendue ou l'ombre ou la pénombre, suivant l'*intensité* du système, s'il m'est permis de me servir d'une telle expression. L'histoire démontre, et cela dès les temps les plus reculés, durant toute la suite des siècles, la puissance merveilleuse des méthodes scientifiques et la nuisance des méthodes *à priori*, appelées parfois *méthodes philosophiques*, sans doute par dérision. Nous avons donc un irréfutable témoignage fourni par l'histoire sur la valeur comparative des deux méthodes, et en même temps une preuve directe, puisque des progrès certains, visibles à tous les yeux, en déposent, qu'il n'y a pas deux routes à suivre pour étudier la médecine et pour lui imprimer une marche toujours ascendante, limitée seulement par la faiblesse de notre esprit, ou de nos organes, ou de nos instruments.

Telle est la thèse qu'il s'agit de démontrer; et ne croyez pas, Messieurs, que la bonne méthode soit la plus nouvelle, et que la mauvaise soit la plus ancienne; le contraire est plutôt vrai. Il ne me serait pas difficile, en remontant jusqu'à Homère, de vous montrer ce que peut, je ne dis pas la méthode d'observation (la méthode n'existait pas alors), mais la simple observation; en effet, Homère (1) a parfaitement décrit les plaies par armes de guerre et certaines de leurs suites; il en a connu le pronostic, et désigné les lésions dangereuses; il a noté comment les blessés tombent suivant le lieu et la nature de la blessure. De plus, Homère nous a laissé une langue anatomique qu'on retrouve tout entière dans Hippocrate. L'*Iliade* nous apprend plus de choses positives que beaucoup de traités didactiques publiés au temps d'Hippocrate.

Entre Homère et Hippocrate, nous recueillons des indications très-précises sur diverses maladies, sur leur traitement; déjà nous voyons se former les écoles, poindre les théories et se développer la pratique. Entre Homère et Hippocrate, ce ne sont ni les médecins ni la médecine qui manquent; on les rencontre partout : dans les livres des philosophes, au théâtre, dans la poésie, dans les historiens; seulement, il faut les y chercher et renouer ainsi la tradition, même en l'absence des livres médicaux qui ont si malheureusement péri, peut-être parce que les livres hippocratiques les ont tous éclipsés (2).

C'est longtemps avant la gloire d'Hippocrate qu'Anaxagore le philosophe s'écriait : « La vie est le plus grand des biens, puisqu'elle permet de contempler la nature ! »

La nature, dont l'étude est si souvent recommandée dans la Collection hippocratique, a été bien souvent aussi défigurée dans plusieurs des ouvrages qui font partie de cette collection, mais elle est admirablement comprise par les auteurs qui ont appliqué à la médecine la méthode scientifique, je veux dire la méthode qui consiste à observer les phénomènes morbides, à les comparer et à en tirer de légitimes conclusions, et cela sans s'attacher à de vaines explications : réserve fort méritoire, presque héroïque, en un temps où les philosophes, les poètes et les théologiens cherchaient à tout expliquer, sans rien voir et sans rien comprendre.

C'est l'usage de cette méthode qui, dans la Collection hippocratique, particulièrement dans les ouvrages sortis de l'école de Cos, nous a valu, pour ne citer que quelques exemples, une description générale si fidèle, et des *observations* particulières si exactes de la *fièvre rémit-*

(1) Voyez mon mémoire intitulé : *De la médecine dans Homère*, etc. Paris; 1865.
(2) Voyez mon mémoire intitulé : *De la médecine entre Homère et Hippocrate*, etc. Paris, 1869.

tente ou *pseudo-continue* et de ses complications, que cette description et ces observations formeraient un des meilleurs chapitres d'un traité moderne de pathologie ou de clinique, comme M. Littré l'a établi dans un admirable commentaire. Ainsi, la méthode d'observation a produit dans l'antiquité un chef-d'œuvre médical, et, sous nos yeux, la critique, appuyée sur les descriptions des auteurs les plus récents, a découvert, le mot n'est pas exagéré, ce chef-d'œuvre perdu, dénaturé dans le verbiage des commentateurs, tous égarés par la routine, à commencer par Galien et à finir par Desmars.

Autres exemples : c'est l'observation qui a appris à Hippocrate que la luxation de la cuisse en avant pouvait entraîner une rétention d'urine ; c'est encore grâce à l'observation qu'il a si magistralement traité des fractures et des luxations, indiquant avec sûreté les bons procédés de réduction et réprouvant les mauvais avec une hardiesse justifiée. La polémique est à la fois très-vive et très-élevée dans les écrits de l'École de Cos ; on voit par ces écrits que la tradition est déjà ancienne ; qu'il y en avait une bonne et une mauvaise, et qu'Hippocrate, ou du moins son école, a presque toujours combattu victorieusement la mauvaise en opposant les faits aux hypothèses.

Quel sens médical exquis ne fallait-il pas pour réformer le régime dans les maladies aiguës, en subordonnant le régime à la maladie, et non la maladie au régime, comme le faisaient beaucoup de médecins systématiques de ce temps ? Quelle habitude de l'observation ne doit-on pas supposer dans l'auteur *Des airs, des eaux et des lieux*, qui a donné des notions si élevées, si justes, quoique naturellement incomplètes, touchant l'action des milieux sur l'homme ?

La théorie de la *crase*, arrangement primitif ou mélange harmonique des parties constituantes du corps, et spécialement des humeurs ; celle de la *coction*, qui répare certains désordres de la crase ; celle encore des *crises* ou des *dépôts*, conséquences ordinaires de la coction, repose sur une observation parfois superficielle, il est vrai, mais reconnue à peu près juste en principe, la différence existant plus dans les mots et les idées que dans les faits.

Voici encore des résultats d'une observation attentive : paralysies à la suite d'angines diphthéritiques ou d'autres affections inflammatoires aiguës ; paralysies consécutives sur lesquelles l'attention n'a été rappelée que dans ces dernières années ; — paralysie du voile du palais dans la paralysie faciale, indiquée par un auteur hippocratique, expliquée par Galien ; — heureuse influence de la fièvre sur les affections spasmodiques ; — description et diagnostic des empyèmes ; — constatation du *bruit de cuir neuf* dans certaines pleurésies avec fausses membranes. Tout cela, et cent autres points que j'aurai l'occasion de vous signaler, constitue une médecine scientifique, exacte, j'allais dire moderne.

Hippocrate ne s'est pas contenté d'observer ; en maints endroits de ses livres il indique la manière d'observer ; il veut que le médecin, négligeant de consigner par écrit ce que peut voir un homme du monde, s'attache particulièrement aux phénomènes que ni les malades ni les assistants ne sauraient lui indiquer, et qui doivent être par lui transformés en signes pronostics, puis convertis en une source d'indications thérapeutiques. Quoi de plus, quoi de mieux pourrions-nous souhaiter, surtout en nous reportant au siècle où de pareils préceptes ont été donnés ? Aussi Hippocrate, quoiqu'il soit le premier auteur connu, et j'ajoute presque le seul qui, dans l'antiquité, ait rapporté des *Observations* (1), Hippocrate considère-t-il plutôt les maladies que la maladie, le général que le particulier, le genre que l'espèce ; il aurait volontiers dit, comme le dit plus tard Aristote : « Connaître *des* maladies, c'est avoir de l'*expérience* ; connaître *les* maladies, c'est posséder une *doctrine*. »

En regard de ce tableau, mettez celui que nous offrent les autres ouvrages de la Collection hippocratique, ouvrages où toutes les maladies sont expliquées ici par les airs *(pneuma)*, là par le flegme, ailleurs par les qualités élémentaires, ailleurs encore soit par le mélange des airs et des humeurs, soit par des flux qui descendent de la tête jusqu'aux pieds. Tout est méconnaissable ; à peine une maladie qu'on puisse déterminer, si ce n'est après les plus pénibles efforts, en rapprochant les symptômes les plus éloignés, en interprétant les phénomènes en apparence les plus étranges ; — des divisions à l'infini, des traitements hasardeux que ne règle nulle indication précise ; rien qui reste dans l'esprit, rien qui instruise le lecteur. De tous ces livres, pour la plupart sortis de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos, il n'est presque rien demeuré dans la science, quoi qu'on y puisse relever des observations curieuses et une application hardie des moyens chirurgicaux au traitement des maladies internes.

Ce serait s'égarer dans les détails et faire ici un vain étalage d'érudition que de disserte sur les temps qui se sont écoulés entre Hippocrate et Celse, et notamment sur l'école d'Alexandrie, dont les monuments littéraires ne nous sont arrivés que par menus fragments. Il suffira de vous dire, en m'appuyant surtout des témoignages de Celse, de Soranus, de Galien et d'Oribase, que l'école d'Alexandrie fut très-active, que l'anatomie y fut cultivée avec suite et avec succès, ce qui ne l'empêcha pas de servir, pour Érasistrate, à créer un système médical complétement faux ; que la chirurgie mécanique y fit de réels progrès entre les mains de spécialistes : que la chirurgie opératoire s'y montra très-habile. Mais il semble que la médecine fut fort divisée à Alexandrie, et que la méthode de Cos n'y occupait pas la plus grande place, de sorte qu'il y eut, comme à Cnide, plus de nosologistes que de cliniciens ; la polypharmacie y avait atteint son apogée, et chaque maladie, pour ne pas dire chaque symptôme, eut son remède spécifique ; car tout cela se tient.

La méthode d'observation parut un moment menacée d'un complet naufrage par le rapide développement d'une secte très-exclusive, quoique fort érudite, le *méthodisme*, qui réduisait toutes les causes de maladies au *laxum* et au *strictum* ; puis par une autre secte, le *pneumatisme*, qui semblait s'inspirer de la théorie des *airs*, imaginée ou soutenue depuis longtemps par quelques auteurs de la Collection hippocratique ; mais il se trouva, soit dans ces sectes, soit parmi les médecins indépendants, des écrivains qui, par un heureux manque de logique, ou par la liberté même de leur esprit, conservèrent une bonne méthode descriptive, et nous ont laissé des types largement esquissés, à défaut d'observations particulières.

L'auteur qui résume dans ses œuvres le plus complétement et de la façon la plus étrange les deux tendances les plus opposées, l'esprit de système le plus aveugle et le sentiment le plus vif de la méthode expérimentale, c'est Galien, Galien dont le sceptre pèse lourdement sur toute la médecine orientale et occidentale jusqu'à Harvey et par delà.

Galien a trop souvent pris, pour établir ses doctrines, ce qu'il y a de plus impur, de plus stérile dans les écrits qui portent le nom du chef de l'école de Cos ; il n'a fait preuve d'aucun jugement solide dans la distinction des œuvres qu'on peut regarder comme authentiques d'avec

(1) Il y a un recueil d'*Observations* dans un manuscrit arabe de l'Escurial que M. le docteur Leclerc m'a fait connaître et un autre dans un écrit salernitain que j'ai découvert à Paris ; ce sont à peu près les seuls recueils de ce genre qu'on pourrait signaler dans l'antiquité et dans la première période du moyen âge en Orient et en Occident.

celles qui portent une livrée tout à fait étrangère. Quand le médecin de Pergame touche aux questions déjà soulevées avant lui par les écrivains auxquels il porte confiance, il perd toute la puissance de son génie ; au contraire, lorsqu'il aborde des sujets à peine ébauchés, il fait les plus brillantes découvertes et donne les plus solides enseignements.

Ainsi, pour la circulation, ou mieux pour la marche du sang, réglée *a priori* par l'école d'Alexandrie, il s'égare en suivant ses devanciers, et égare tous ses successeurs par le prestige de son nom ; ainsi, pour la théorie des humeurs, il nage, l'expression n'est que vraie, dans des flots de bile jaune ou de bile noire, ou de flegme, ou de sang corrompu de mille façons. Presque toute sa physiologie est compromise par la recherche des causes finales qu'Aristote avait mise en honneur ; une partie de son anatomie, que l'on trouve généralement si exacte lorsqu'on dissèque avec lui, non pas l'homme, car il n'a jamais touché de cadavres humains avec son scalpel, mais les animaux, particulièrement certaines espèces de singes, est trop souvent gâté par la même préoccupation. De la part de nos anatomistes modernes, à qui rien n'échappe, une pareille recherche serait très-nuisible aux progrès de la science en subordonnant les réalités à un plan imaginaire ; à plus forte raison devait-elle égarer et immobiliser l'anatomie en un temps où la dissection, faute d'instruments ou de moyens de préparation, et, faute de méthode, ne pénétrant pas dans l'intimité de l'organisme, négligeait beaucoup de parties importantes, ou laissait commettre de grossières erreurs. Il en résultait tout naturellement que ces omissions ou ces erreurs étaient consacrées par la constante intervention de cette doctrine « que la nature ne fait rien en vain, » et qu'on en doit expliquer toutes les œuvres, même celles qu'on connaît le moins exactement.

Un exemple suffira à démontrer ce que j'avance : Galien neconnaît que deux des enveloppes du cerveau. Eh bien ! il *prouve*, non-seulement qu'il n'y a que deux méninges, mais que dans le plan providentiel il ne pouvait en exister que deux ! Aussi est-on resté plusieurs siècles sans oser chercher plus de deux méninges, et beaucoup nièrent l'existence de l'arachnoïde quand on l'eut découverte.

Au contraire on est étonné de la hauteur de conception de Galien pour tout ce qui regarde le système nerveux, dont il a fait en quelque sorte sa propriété. Quelle haute idée ne conçoit-on pas aussi de son activité et de la justesse de son esprit lorsqu'on étudie le traité *Des lieux affectés*, merveilleux traité de diagnostic positif, œuvre d'un clinicien et d'un hardi polémiste.

On peut supposer que si l'Empire romain ne se fût pas effondré aussi promptement, que si la tradition médicale se fût conservée à peu près intacte, de tels travaux eussent porté leurs fruits et suscité de nouvelles recherches dans la même direction ; mais la débâcle, du moins la débâcle morale, commence peu de temps après la mort de Galien.

Les malheurs devenant accablants, le temps presse ; on n'a plus le loisir d'étudier, et on a besoin de compilations ou d'abrégés ; quelques chirurgiens, quelques médecins paraissent encore faire écho à leurs anciens confrères de l'école d'Alexandrie ; mais la culture scientifique disparaît peu à peu de Rome et de Byzance, de Byzance surtout, où les subtilités de la scolastique font oublier toute recherche originale. En Occident, grâce à l'heureuse ambition qui porte plusieurs chefs barbares à rivaliser avec les empereurs romains, les écoles se multiplient dans les royaumes nouveaux ; il y a de nombreuses officines de traductions qui sauvent par le latin quelques débris des innombrables productions de la Grèce, et servent à la première instruction de la fameuse École de Salerne ; puis l'Orient, resté si longtemps dans l'ombre, s'illumine tout à coup des feux de la science et des lettres.

Là, d'autres barbares, c'est-à-dire les Arabes convertis à l'islamisme, créent des hôpitaux, instituent des écoles où la médecine fut étudiée avec zèle; mais là commence bientôt le prestige fatal de l'autorité; là, Hippocrate, surtout Galien et Aristote, règnent en souverains; en raison de leur génie naturel, les Arabes s'attachent aux discussions bien plus qu'aux observations; dans ces écoles, comme dans celles de l'Occident, on compile, on abrége, et surtout on traduit; ces compilations, ces abrégés, ces traductions d'ouvrages grecs serviront plus tard, à leur tour, en passant des langues orientales en latin, à l'instruction des générations déjà préparées qui couvraient depuis longtemps le sol de l'empire romain.

C'est ce que j'ai appelé la période conservatrice; mais est-ce à dire qu'elle fut tout à fait inféconde? Une telle affirmation, qui se trouve répétée partout, est une grossière erreur, suite d'une ignorance absolue des sources de l'histoire; à Salerne il y a des *lectures d'anatomie* et des recueils d'*observations* que j'ai découverts et publiés. En Orient, mais surtout parmi les Arabes d'Espagne, quelques médecins, entre autres Avenzoar, entremêlent à leurs compilations le résultat de leurs travaux personnels.

Lorsque Salerne eut perdu une partie de sa renommée et de sa clientèle, des écoles médico-chirurgicales surgirent dans le reste de l'Italie, un peu plus tard en France, plus tard encore en Angleterre; le XIIIe siècle est une première renaissance; le XIVe, moins original, est un acheminement vers une seconde renaissance plus universelle, mais qui, tout en délivrant la médecine du joug des Arabes, la rive aux Grecs par de fortes entraves.

Ici se présente une considération qui, faute de lectures suffisantes, a échappé à tous les historiens, c'est que la médecine clinique, qui manque totalement dans les œuvres des médecins et des chirurgiens absorbés par la théorie, médecins et chirurgiens de la période conservatrice, se trouve précisément dans les livres non médicaux. C'est là où je suis allé chercher cette médecine clinique; c'est là où j'ai recueilli et copié des *observations*, en nombre infini, et qui portent à la fois sur les affections sporadiques et sur les maladies épidémiques ou endémiques.

Pour la plupart, ces observations sont faites avec une abondance et une exactitude de détails qui payent amplement de la peine et de la fatigue qu'a données la lecture de centaines de volumes in-folio (1). Ces volumes fournissent, en même temps, toutes sortes de textes sur les institutions médicales et sur le rôle des médecins durant le moyen-âge.

C'est donc un nouveau lien entre la médecine antique et la médecine moderne; une nouvelle preuve de la pérennité de la médecine; une nouvelle cause, latente il est vrai, de progrès réels, et aussi une nouvelle source d'instruction d'autant plus précieuse qu'elle était inattendue. J'étais donc fondé à vous dire tout à l'heure qu'il ne faut en aucun temps désespérer ni des médecins, ni de la médecine; le flambeau dont parle Lucrèce ne s'éteint jamais et passe incessamment de main en main.

A côté des théories empruntées aux Grecs ou aux Arabes, à côté des faits dispersés dans des écrits où on ne les soupçonnait guère, il y a place aussi pour les prétendus réformateurs, autrement dit pour les illuminés : d'abord pour Paracelse (1493-1541); plus tard pour Van Helmont (1577-1641). Jamais, dans aucun temps et dans aucun écrit, l'absurde ne s'est étalé

(1) M. le docteur Corradi, professeur à l'Université de Pavie, a eu de son côté l'heureuse idée de compulser les chroniques nationales pour l'histoire des épidémies en Italie.

avec tant d'audace, que chez Paracelse, qui rêve en plein midi et délire en pleine santé; je défie qui que ce soit d'impartial de trouver dans de tels systèmes les éléments d'un progrès réel en médecine. Paracelse, surtout Van Helmont, ont peut-être avancé les connaissances chimiques, encore est-ce à l'aveugle et sans en faire profiter sérieusement la pathologie.

Qu'apparaisse Harvey (1578-1657); que ce grand observateur *regarde* battre le cœur dans la poitrine ouverte d'un animal! D'abord, il ne voit que des mouvements confus que Dieu seul peut débrouiller; mais qu'il regarde attentivement, qu'il regarde longtemps, et la *Circulation* est trouvée! Découverte capitale, dont toutes les autres découlent; sans elle on n'en pouvait faire aucune qui fût fructueuse. Il est incontestable que la découverte de la circulation a ruiné, *moralement*, passez-moi l'expression, la médecine ancienne; toutefois, elle ne suffisait pas par elle-même à en créer une nouvelle, car il fallait, en prenant cette découverte pour point de départ, reconstruire toute la physiologie d'après la méthode expérimentale, imaginée par Galien, perfectionnée par Harvey; il fallait en même temps, pour donner une base à la physiologie, substituer l'anatomie humaine à l'anatomie des animaux. Une telle œuvre ne s'achève pas aussitôt que commencée; une telle révolution ne s'accomplit pas en un jour; le XVIIe siècle pose les fondements, le XVIIIe siècle poursuit la construction et le XIXe siècle est en train de l'achever.

Le XVIIe siècle est le nœud qui unit les deux âges, le point d'intersection entre la médecine ancienne et la médecine moderne; c'est durant ce siècle que commence la lutte entre les méthodes positives et les méthodes *a priori*, et que le terrain s'affermit de plus en plus sous les pas. Tous les efforts, je devrais dire toutes les rêveries, des théoriciens à outrance appartenant aux écoles de Montpellier, de Paris, d'Italie, de Hollande, de Halle ou d'Édimbourg, des chimiâtres, des iatro-mécaniciens, des animistes, des stimulistes ou des contro-stimulistes, même les excentricités de la médecine physiologique, n'ont pu arrêter la marche toujours ascendante des sciences médicales.

Au milieu des plus grands écarts de l'imagination s'élèvent incessamment des protestations énergiques en faveur de la méthode d'observation, protestations qui ont fini par imposer silence aux voix discordantes; ici c'étaient les médecins cliniciens (1), là des chirurgiens de grand renom (2), ailleurs des anatomistes de premier ordre ou des physiologistes expérimentateurs (3). Chaque jour de chaque siècle écoulé depuis Harvey marque un triomphe nouveau, si bien que les systématiques les plus enragés se virent contraints de chercher la démonstration de leurs idées dans des simulacres d'observations et d'expériences.

Le XVIIe et le XVIIIe siècle peuvent être, dans de certaines limites, rapprochés de la période qui suivit immédiatement Hippocrate; Hippocrate avait, au milieu de luttes très-vives, trouvé la méthode et donné des faits et des descriptions en conformité avec cette méthode; la méde-

(1) Sydenham, Morton, Baillou, Baglivi (nonobstant son iatromécanisme qu'il mettait volontiers de côté au lit du malade), Morgagni, Torti et bien d'autres; tous les collecteurs d'*Observations* au XVIIe et au XVIIIe siècle; l'École de Vienne, la Société de médecine de Paris.

(2) Le nombre en est si grand depuis Magatus, jusqu'à l'Académie de chirurgie, à J.-L. Petit et à Desault, que je renonce à les énumérer ici. Ce sont en effet les chirurgiens, considérés longtemps comme des manœuvres, qui priment les médecins au XVIIe et au XVIIIe siècle, et qui tiennent le plus résolûment le drapeau de la méthode d'observation.

(3) Aselli, Pecquet, Rudbeck, Barthotin, Stenon, Malpighi, Leeuwenhoeck, Ruysch, Schneider, Lower, Peyer, Brunner, Perrault, Duverney, Haller; j'en passe et des meilleurs.

cine scientifique était fondée ; — mais, du temps d'Hippocrate ou après lui, les systèmes formés en dehors d'une saine physiologie se succèdent ou coexistent, et aboutissent à la vaste et immuable synthèse de Galien ; c'était, pour les temps qui suivirent, ce qu'il y avait de mieux, car c'était une sorte de *Bible* qui préservait de la multitude des hérésies. Galien survivait encore que déjà bien des systèmes qui lui avaient été opposés étaient tombés dans l'oubli. — Après Harvey, qu'on peut, lui aussi, appeler le second fondateur de la médecine, les systèmes qui viennent à éclosion, en dehors des connaissances biologiques positives, mènent peu à peu, par le spectacle du désordre et de l'impuissance, vers un résultat opposé, à la négation des synthèses ou des systèmes, et au triomphe des *méthodes* qui ramènent sans cesse les yeux et l'esprit vers l'observation, vers la comparaison des faits et des phénomènes. Il n'est personne aujourd'hui qui oserait proposer un système imaginé de toute pièce, comme l'ont fait Boerrhaave, Hoffmann, Stahl, Brown ou Barthez.

En raison même du milieu où il vivait, Broussais, avant d'avoir changé le rôle de réformateur en celui de sectaire, eut, sans parler ici de l'impulsion toute nouvelle qu'il sut donner à l'anatomie pathologique, et des attaques décisives qu'il a dirigées contre les entités morbides, l'incontestable mérite d'avoir soutenu et établi que la pathologie n'est pas autre chose que de la physiologie dérangée, thèse reprise avec tant d'éclat par notre éminent physiologiste Claude Bernard, et généralement adoptée. — Bichat, lui aussi, fut un esprit systématique qui, nonobstant beaucoup d'erreurs funestes et une généralisation trop vaste et trop exclusive, sut fonder l'indépendance de la physiologie en avançant, sans en donner toujours des preuves suffisantes, qu'il y a dans l'organisme des propriétés d'ordre vital irréductibles en propriétés d'ordre chimico-physique ; par exemple, la contractilité pour le tissu musculaire, la sensibilité pour le tissu nerveux, la nutrition pour tout ce qui vit. Encore faut-il bien se garder de confondre les *propriétés d'ordre vital,* conquises par l'expérimentation, avec une prétendue *force vitale* que jusqu'ici personne n'a jamais pu démontrer.

Autrefois l'animiste Stahl était fort tenté d'appliquer l'épithète de *matéraliste* à la doctrine mécanique de Hoffmann (car la lutte était alors plus vive entre le matérialisme et le spiritualisme qu'entre le solidisme ou l'humorisme) ; aujourd'hui, quoique les points de vue soient fort différents, beaucoup de personnes bien pensantes, comme on dit, accusent la médecine d'entrer dans les voies du matérialisme parce qu'elle *observe* et qu'elle *expérimente,* parce qu'elle cherche avant tout les faits pour en tirer ensuite des conséquences, en d'autres termes parce qu'elle préfère la méthode inductive qui s'élève du particulier au général à la méthode syllogistique ou déductive qui descend du général au particulier, la recherche de ce qui *est* à la recherche de l'*absolu.*

Quelques accusations que vous puissiez entendre porter contre la médecine, j'ajoute contre l'histoire, lorsqu'elles procèdent toutes deux par la méthode inductive, ne vous laissez ni intimider ni détourner de l'étude des faits pour la science et de l'étude des textes pour l'histoire. Cela n'exclut pas le raisonnement ; cela, au contraire, lui donne confiance et appui.

Maintenant, Messieurs, n'êtes-vous pas convaincus que l'histoire a une utilité directe, immédiate, puisque dans son ensemble, et par une foule de détails, elle prouve, sans qu'il soit possible de contester de bonne foi cette preuve, que les méthodes positives qui procèdent par l'observation et l'expérimentation, ont seules laissé comme une série de couches qui successivement ont servi d'assises indestructibles à la vraie médecine, celle qui apprend à reconnaître

et à guérir les maladies. Voilà, si je ne m'abuse, la vraie tradition médicale, tradition dont la réalité, démontrée précisément par les recherches historiques, éclate à tous les yeux.

L'histoire démontre encore, et c'est là une seconde utilité fort importante, quoique d'un autre ordre que la précédente, que les destinées de la pathologie sont scientifiquement et historiquement liées aux destinées de la physiologie (1) ; durant tout le règne de la médecine grecque ou gréco-latine, ou gréco-arabe, durant ce long intervalle de temps qui prend fin au milieu du XVIIe siècle, les aberrations de la pathologie générale ou spéciale correspondent exactement aux aberrations parallèles de la physiologie. — Dans les siècles suivants, tout entiers consacrés à la création de nouveaux systèmes, on ne reconnaît pas avec moins d'évidence l'empire tyrannique que la physiologie prétend exercer sur la pathologie. Les bons esprits n'échappent à cet empire que par un défaut de logique ; oubliant, en effet, quand ils se trouvent au lit du malade, le système qu'ils ont embrassé ou imaginé, ils reviennent à l'observation. C'est ainsi que plusieurs iatro-mécaniciens des plus décidés sont, comme cliniciens, d'excellents hippocratistes. Si les progrès de la physiologie, car il y en a même au milieu des systèmes les plus exclusifs, ne parviennent pas toujours à édifier, ils réussissent parfois à détruire et par conséquent à déblayer le terrain. La pathologie, quand la physiologie était dans l'enfance, n'a valu quelque chose qu'en secouant le joug de la mauvaise physiologie traditionnelle, comme l'avait fait Hippocrate dans les *Épidémies* et dans d'autres écrits, pour se livrer à l'observation pure et simple des faits aussi bien dans l'organisme sain que dans l'organisme malade.

Comme corollaire de cette thèse, je vous montrerai par de nombreux exemples que, non-seulement l'anatomie ne sert pas et n'a pas servi à réformer la physiologie, mais que la physiologie avait contribué à gâter, à corrompre l'anatomie, et à lui faire voir tout autre chose que ce que la nature lui montrait ; tant, je ne saurais trop le répéter, tant les idées sont encore plus entêtées que les faits. Ainsi la théorie de la circulation exigeait que la cloison qui, dans le cœur, sépare les deux ventricules, fût percée ; Galien n'hésite pas un instant ; il la traverse de nombreux pertuis ! Plusieurs siècles après, c'est à peine si Vésale ose affirmer qu'il ne voit dans cette cloison aucune espèce de trou.

C'est la physiologie qui s'est amendée elle-même par la méthode expérimentale, et qui dès lors n'a plus permis à l'anatomie de s'égarer pour lui complaire ; elle a pu, au contraire, lui ouvrir des voies nouvelles et fournir en même temps des points d'appui plus solides à la réforme de la pathologie.

J'ai longuement insisté, au Collége de France, sur cette démonstration historique de l'impuissance de l'anatomie, soit à propos d'Hippocrate et de Galien, soit à propos de Fabrice d'Aquapendente, de Harvey et de beaucoup d'autres ; de son côté, le physiologiste moderne qu'on peut le mieux comparer à Harvey expérimentateur, M. Claude Bernard, écrivait dans un des numéros de la *Revue des Deux-Mondes* : « Sans doute, les connaissances anatomiques les plus précises sont indispensables au physiologiste, mais je ne crois pas pour cela que l'ana-

(1) M. Littré, au tome IV des Œuvres d'Hippocrate (*Remarques rétrospectives*), a indiqué cette corrélation pour quelques-unes des opinions d'Hippocrate ; j'en ai poursuivi la démonstration dans toute la suite des siècles en mon *Histoire des sciences médicales*. — La preuve que c'est bien la physiologie qui fait la pathologie, au moins la pathologie générale, c'est que, au XVIIe siècle, les plus mauvaises doctrines de pathologie générale sont celles qui s'éloignent le plus des connaissances, même imparfaites de la physiologie du temps, et qui sont complétement dépourvues d'un guide si imparfait qu'il soit.

tomie doive servir de base exclusive à la physiologie (qu'il appelle fièrement une *science conquérante* par opposition à l'anatomie, qui est une *science de constatation*), et que cette dernière science puisse jamais se déduire directement de la première. L'impuissance de l'anatomie à nous apprendre les fonctions organiques devient surtout évidente dans les cas particuliers où elle est réduite à elle-même, par exemple pour la rate. »

C'est, on l'avouera, une bonne fortune pour l'histoire de se rencontrer ainsi, sans s'être donné rendez-vous, sans qu'on se soit préalablement entendu, avec la science expérimentale. Il faut donc bien admettre que l'histoire peut quelque chose et apporte un véritable soutien à la science.

Une troisième utilité de notre histoire, et celle-là ne vous frappera pas moins que les deux premières, c'est la richesse des matériaux que l'étude des livres fournit pour l'étude de chaque maladie. Ce n'est pas seulement parce que les maladies changent d'aspect, non certes de nature, suivant les temps et plus encore suivant les climats; ce n'est pas seulement parce qu'il y a des affections propres à certaines contrées; ce n'est pas seulement, enfin, parce que les épidémies, variables de forme, d'intensité, de curabilité, ne peuvent être bien connues si ce n'est que dans leur développement historique, que l'histoire de la pathologie offre un immense intérêt; c'est aussi parce qu'elle ajoute aux cas réputés rares une multitude de faits jusqu'ici ignorés ou négligés, et que, pour toutes les maladies sporadiques ordinaires, elle agrandit, rectifie, complète le cadre nosologique, permet de juger d'une maladie dans tout l'ensemble de ses manifestations, et fournit de nouvelles indications thérapeutiques.

Je ne terminerai pas, Messieurs, cette première leçon sans témoigner ma gratitude à la Faculté, qui a daigné, récompensant une vie de labeur, m'admettre dans son sein, à cette Faculté, notre *alma mater*, où je n'ai jamais eu d'adversaires et où je ne compte que des amis.

A vous aussi, Messieurs, mes sincères remerciements pour l'accueil si encourageant que je reçois de vous, pour l'attention bienveillante que vous m'avez prêtée; à vous, Messieurs, une nouvelle et pressante invitation de me considérer non-seulement comme votre professeur *ex cathedra*, mais comme votre guide quotidien à travers les dédales de l'histoire. Si je pouvais inspirer le goût de cette noble étude à quelques-uns d'entre vous, si je pouvais former des élèves et me préparer un successeur, je n'aurais plus rien à ambitionner sur cette terre, puisque le sort de l'histoire de la médecine sera désormais assuré.

A notre prochaine réunion, je vous exposerai le plan de mon cours, et nous entrerons tout de suite dans le cœur même du sujet (1).

(1) Les forces trahissant mon courage, j'ai dû abréger la fin de cette leçon et lever la séance quelques minutes avant l'heure. Je ne perdrai jamais le souvenir des marques unanimes et touchantes de sympathie que m'ont prodiguées mes collègues, mes confrères et les étudiants. Je les remercie tous et chacun en particulier.

Paris. — Typographie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.